

Chaque roman en son temps

Pierre Hébert

Volume 11, numéro 2 (32), hiver 1986

Michel van Schendel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200568ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200568ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, P. (1986). Chaque roman en son temps. *Voix et Images*, 11(2), 350–354.
<https://doi.org/10.7202/200568ar>

Roman

Chaque roman en son temps

par Pierre Hébert, University of Toronto

Quatre romans, millésimés 1985, parcourent l'axe du temps, en aval aussi bien qu'en amont: **Les Filles de Caleb** (Arlette Cousture), **Une enfance à l'eau bénite** (Denise Bombardier), **La Note de passage** (François Gravel) et **La Constellation du Cygne** (Yolande Villemaire).

Un premier roman pour jadis...

Depuis quelques années, on publie au Québec de plus en plus de romans qui dépassent les cinq cents pages. L'enflure, dans pareils cas, est toujours possible... mais, pour **les Filles de Caleb**¹, l'intérêt fait le poids: le roman ne nous glisse jamais d'entre les mains, ce qui est déjà vertu. Comment présenter cette histoire? En se limitant à l'essentiel, mais alors l'anecdote apparaîtra peut-être un peu simple. L'auteure raconte, en quatre tranches couvrant les années 1895-1918, la vie d'Émilie, fille de Caleb Bordeleau. Maîtresse d'école à seize ans, elle œuvre à Saint-Tite avec grand bonheur. Puis elle se fiance, bien brièvement, avec l'inspecteur Henri Douville: car celui qu'elle aime est en vérité son ancien élève, Ovila Pronovost, qu'elle épousera finalement. La vie d'Émilie, marquée par dix maternités, connaîtra une série de hauts et de bas, à cause, surtout, de l'attrait irrésistible de la forêt sur Ovila, et de son penchant pour l'alcool. Après la mort de Télesphore, frère d'Ovila, toute la famille émigre à Shawinigan. Là encore, après une période faste, le couple sombre à cause des faiblesses d'Ovila; Émilie le chasse littéralement en Abitibi, et décide de retourner avec ses enfants à Saint-Tite. Et laissons au lecteur toute la toile de fond, cette société rurale du début du siècle, ses amours, son travail, ses morts.

Nous voici devant le cas exemplaire d'un certain type de littérature de plus en plus courante: tourné vers un monde passé, le discours, tout entier au service du narratif, de la simulation, s'accommode de dialogues courts et simples, de phrases souvent brèves et saccadées. L'on sera même agacé par une succession de propositions très courtes et juxtaposées: *Ovila passait son temps... Elle lui répondait... Ovide vint... Émilie ne l'éloigna pas... Ovila en prit ombrage... Émilie comprit... Ovila mit...* (p. 202): sept propositions en sept lignes. Ces cas sont fréquents où, voulant faire voir, la narration garde ses distances. Un effet semblable se produit dans le dernier tiers du texte, où les événements sont rapportés à une vitesse déroutante. Cependant, lorsqu'il réfrène cet emballement narratif, le roman offre d'excellentes scènes où le visuel accorde un peu de place au rêve, ou à l'indicible: la mort de Télesphore en est peut-être le meilleur exemple. Enfin, l'œuvre est encadrée par une séquence initiale («Prologue») qui contient en creux tout le personnage d'Émilie, et par une scène finale, le départ d'Émilie avec ses enfants, où se retrouvent comme dans une zone de haute densité toute la misère, mais aussi tous les espoirs des personnages.

... un deuxième pour naguère

Comment souligner le 25^e anniversaire de notre Révolution tranquille? En faisant revivre la période qui l'a précédée, celle des années 40 et 50, exhalant encore des effluves d'encens et de cierge? Pourquoi pas! Question, sans doute, de mettre à contribution notre devise nationale, Denise Bombardier ressuscite l'entrelacs pédagogique-religieux de l'ère duplessiste, dans *Une enfance à l'eau bénite*².

Le récit, suivant à peu près une année scolaire pour chaque chapitre, se rend jusqu'en 1957, de la prime enfance jusqu'au baccalauréat. Il décrit tout le contexte d'aliénation, de magie et de duplicité qui a grevé l'enseignement d'une jeune fille de ce temps, le tout bien imbibé de religion: *À l'école, dit une narratrice dont on ne connaît pas le nom, j'entrai, en quelque sorte, en religion* (p. 35). Le racisme, la peur de la sexualité, l'omniprésence du péché, le partage en bonnes et en mauvaises connaissances, jalonneront la course à obstacles de cette jeune fille vers une affirmation qui, en dernier ressort, l'éloignera de l'univers de la soumission maternelle pour la rapprocher d'un père dont l'esprit de révolte écrasée l'avait pourtant toujours marqué d'un interdit. L'adolescente aura ainsi non seulement appris à nager, mais à sortir du bénitier.

La page couverture propose l'étiquette de «roman». On connaît les limites des genres; n'empêche que, dès qu'ils nous ont piégés, on peut difficilement s'arracher à leur pouvoir régulateur. Cependant, l'effet créé ici est équivoque, car d'un roman ce livre semble avoir oublié quelque part la fiction, pour revêtir l'allure d'une sorte de chronique. Le décalage narratif, indiqué par des *Je me souviens...* (p. 19), *Il me faudra bien des années avant de comprendre...* (p. 55), *J'ai oublié...* (p. 185), invite à cette perspective de lecture. À vrai dire, l'œuvre ne peut se rattacher ni au roman, ni à l'autobiographie. Par rapport au premier, elle colle trop bien à certain référent; par rapport à la seconde, elle manque de cette visée unificatrice qui imprègne aux événements leurs sens, leur direction. Le style, voire la structure d'*Une enfance à l'eau bénite*, ressortissent à ceux des souvenirs, genre dont on sait qu'il ne craint pas le décousu. Ainsi, en plus d'un curieux maniement du temps des verbes, le texte s'offre comme une sorte de cahier spicilège réunissant à peu près tout ce que l'on peut avoir entendu sur l'époque. Le chapitre cinq est particulièrement révélateur de cette méthode de collage: il faut accepter de se promener, avec des transitions moins que minimales, du début de la 5^e année, aux confessions estivales, aux rapports avec les parents, à la Croisade eucharistique, à l'histoire du Canada, aux voisins, à la communion solennelle, au premier flirt. L'ambiguïté de lecture renvoie à une ambiguïté de structure, doublée d'une incertitude quant à l'origine de la parole: celle de l'enfance, ou celle de l'âge dit adulte?

Quoi qu'il en soit, l'intérêt du roman(?) est certain; l'écriture claire au service d'une charge féroce nous amène d'ailleurs à nous demander comment il se fait que nous soyons encore vivants, d'esprit bien sûr. Laissons Gérard Pelletier nous révéler notre face cachée, lui qui écrit dans *les Années d'impatience*: *Au sortir des années 50, nous étions déjà programmés de façon décisive, irréversible. La pièce était écrite; il ne restait plus qu'à la jouer* (p. 55).

... un troisième pour notre temps

Un roman récompense de manières variées l'attente de son lecteur: l'intrigue captive, le style plaît, le sujet donne à réfléchir. Il est cependant plus rare de trouver un récit qui contienne, à densité égale, tous ces éléments. C'est le cas dans la *Note de passage*³.

Le roman de François Gravel s'enclenche à partir d'une situation banale: Paul Morin et sa petite amie Corrine, étudiants au Cégep, acceptent l'invitation de leur prof. Charrette de se rendre chez ce dernier pour un party. La rencontre prend cependant une tournure imprévue, Charrette proposant à Paul, au moyen de champignons fort efficaces, de faire un petit voyage pour rencontrer Lénine, Staline, Hoxi Xoxa, et même Marx. Pendant ce temps, le *schtroumpf à lunettes* (p. 103; lire: prof.) en profite pour coucher avec la belle Corrine. Dès lors, Paul n'aura qu'une idée, se venger, ce qu'il fera avec brio: il couchera avec la femme de Charrette, et discréditera ce dernier aux yeux de tout le collège. Ces manigances seront de plus ponctuées par deux autres «voyages aux champignons», le dernier en compagnie de Charrette et de sa femme. C'est d'ailleurs le moment de parler d'un personnage mystérieux, Charles-Albert Lachapelle, présent à chacun de ces trois voyages: il est le moteur du premier, l'acteur du deuxième et l'ennemi à abattre dans le troisième. Cela fait, Paul réintègre finalement une vie dite normale.

Qu'est-ce qui fascine le plus dans ce roman, l'écriture, toujours juste, ou la lecture de notre monde actuel? Car le style est sans bavure aucune, évocateur, suggestif: une scène, un personnage sont créés d'un trait de plume, sur un fond d'ironie qui met à découvert la duplicité du monde. Ainsi, lors du premier voyage, Paul, le narrateur, demandant à voir Marx, se retrouve dans une salle d'attente où on lui remet un catalogue:

C'est un gros livre recouvert de cuir, en lettres d'or sur la couverture: Prolétaires de tous les pays, unissez-vous! Édition française. Mais il a dû y avoir erreur à la reliure quand on l'ouvre, on se retrouve devant un concentré des meilleures pages de Penthouse et de Playboy réunis. Blanches, brunes, potelées, pulpeuses, lactées, il y en a pour tous les goûts, et même tous les dégoûts: bergers allemands, appareils pour sado-maso... Sous chaque photo, des commentaires du genre «grande ardeur révolutionnaire», ou «rouge et experte». (p. 32)

L'univers de Paul est essentiellement double, «étudié» comme il le remarque souvent lui-même: Charrette est un marxiste qui jalouse Rockefeller; le prof. de psycho, le genre de gars qui affecte un calme sirupeux alors que ses ongles sont rongés jusqu'à la phalangine (p. 12). Ce discours cynique, désabusé à distance, comme si le narrateur se protégeait lui-même, est le produit d'une société indigne de confiance. Dans ce contexte, les trois «voyages» représentent peut-être les seules échappées vers une transformation possible. Mais, Charles-Albert Lachapelle tué, Paul aura le goût de se *saoûler de choses normales* (p. 198): il est prêt à entrer prématurément dans le groupe de

ceux-là même qu'il voulait abattre au début, les plus de quarante ans. L'esprit de révolte en moins, Paul a bien quelque chose d'apparenté au Yannick d'**Un aigle dans la basse-cour**, ou du **Pierre** de Marie-Claire Blais.

... et un dernier pour tous les temps.

Si Platon n'avait pas tout à fait tort de prétendre que l'être s'élève progressivement vers l'Idée, alors on peut bien dire que «tout est dans tout»: la plus petite expérience humaine participe de l'essentiel. Dans **la Constellation du Cygne**⁴ de Yolande Villemaire, les gestes s'inscrivent, paradoxalement, dans un monde à la fois prédéterminé et illimité.

Célia Rosenberg, prostituée, se rend à son immeuble avec un client, le soldat allemand Karl-Heinz Hausen. L'on est à Paris, le 15 août 1940. Tous deux sont las, fatigués, surtout Célia, mais leur relation prendra une envergure imprévue, une chaleur et une densité qui, surprenant Célia, l'amèneront à dire *qu'elle veut cet homme*. Cet étrange amour se poursuivra bien au-delà de ce 15 août 1940: Célia Rosenberg et Karl-Heinz Hausen se raconteront l'un à l'autre — mais sans se comprendre car ils ne parlent pas la même langue — puis Célia ira vivre à Brandenburg avec Karl-Heinz. Le 6 août 1944, jour même de leur mariage, sera décisif, marquant le début d'une dégradation; Célia fait l'amour avec Piotr, un résistant polonais, et commence à interroger Karl-Heinz sur les camps. Ce dernier révèle alors son vrai (ou son autre) visage, et fait tuer Célia et Piotr. Le dernier chapitre, où pour la première fois Célia est narratrice, décrit le voyage de celle-ci à travers le tunnel de la mort pour aller rejoindre Piotr.

Du premier chapitre émane un mouvement, une énergie qui moulera tout le roman. La rencontre initiale de Célia et de Karl-Heinz est décrite dans un atmosphère de grisaille, de lourdeur, au moyen de phrases courtes, circulaires, répétitives. Puis, le hasard se convertissant progressivement en destin, la chaleur humaine s'amplifie et libère des sentiments de douceur. C'est le début du rêve: *Célia pleure tandis que l'homme la pénètre de plus en plus doucement, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une masse tremblante et abandonnée [...]. Célia Rosenberg pleure dans les bras d'un homme qu'elle ne connaît pas et qui la prend comme jamais on ne l'a prise* (p. 21). Un ton poétique, lumineux, s'empare de l'écriture, au moment où des milliers de soleils explosent et que les deux amants *restent là, immobiles, dans le noir, bien éveillés, les yeux clos, en silence. Sensibles à la présence de l'autre, à son souffle, à sa chaleur. Accrochés à cet instant. Immobiles dans cet instant. Éternels* (p. 34). Paris, 1940: ni l'espace ni le temps ne doivent faire écran à ce qui est ici la mutation des contingences en ouverture sur l'infini. Tout le récit suivra cet élargissement de la vie à la mort, de la matière à l'immatérialité, du gris au blanc et bleu. Dans ce roman-exploration, l'on passe vraiment du connu à l'inconnu, tant sur le plan de l'éclatement de l'espace-temps que de l'écriture où se disséminent, au fur et à mesure de cet itinéraire, des signes de plus en plus mobiles et protéiformes.

À des degrés différents d'intention, voilà donc quatre romans qui, sans liens quant à leur intrigue, leur style, participent tous d'un mouvement commun, l'exploration des possibles temporels. En cela, le roman québécois exprime une vitalité et une liberté essentielles.

1. Arlette Cousture, **Les Filles de Caleb**, tome I: **Le Chant du coq**, 1892-1918, Montréal, Québec/Amérique, 1985, 528 p.
2. Denise Bombardier, **Une enfance à l'eau bénite**, Paris, Seuil, 1985, 222 p.
3. François Gravel, **La Note de passage**, Boréal Express, 1985, 199 p.
4. Yolande Villemaire, **La Constellation du Cygne**, Montréal, Éd. de la pleine lune, 1985, 179 p.

